Déchiffrer notre époque

1 er avril 2014 – Théâtre du Lycée Rabelais de Meudon

La culture dans notre société

Contours - Fonctions - Accès

Après-Rencontre

par

Claude Thélot

le 2 avril 2014

La France est l'un des rares pays, sinon le seul, qui tienne à avoir un ministère de la Culture. Né avec la 5ème République, un tel ministère est présent dans tous les gouvernements, sans modification notable de ses frontières depuis cinquante ans. D'autres pays accordent évidemment une immense place à la culture et ont même une politique culturelle marquée (que l'on songe à l'Italie), mais c'est tout de même un signe tout à fait particulier que nous ayons tenu (et tenions) à avoir un ministère. De façon analogue, il y a 350 ans, Richelieu a créé l'Académie française, montrant par là l'importance qu'il accordait à la langue et la littérature françaises. En somme, notre façon de conférer de l'importance aux choses est d'en institutionnaliser le traitement dans des structures publiques.

Ce n'est pas la seule façon dont notre pays accorde de l'importance à la culture. Nous sommes le chantre de l'« exception culturelle », expression qui recouvre deux idées fondamentales :

- la culture doit, au moins en grande partie, être soustraite aux lois du marché;
- la culture est, au moins en partie également, propre à un groupe humain (une région, un pays ou un groupe de régions ou de pays, etc.) et ne doit donc pas être uniforme sur toute la planète.

Qu'elles soient justes ou non (et nous pourrions en discuter lors de la Rencontre), ces deux idées de fond, il ne faut pas se le cacher, masquent aussi un certain anti-américanisme d'une partie de nos élites intellectuelles et politiques. Quoi qu'il en soit, nous avons concrétisé ces deux idées par quelques mesures capitales, par exemple :

- la loi Lang (1981) ; instituant un prix unique du livre, elle a fait échapper ce dernier à la concurrence des grands libraires et distributeurs ; d'ailleurs « le livre n'est pas un produit comme les autres » : outre un prix fixe, il est interdit de publicité à la télévision ;

- une politique massive d'aide au cinéma ; l'industrie cinématique française est restée, grâce à cette aide orchestrée par la CNC (Centre national du cinéma), très vivante et active, au rebours de beaucoup d'autres (que l'on songe à la quasi disparition du cinéma italien, qui fut le plus grand du monde durant 30 ans) ; cette aide a d'ailleurs des effets pervers qui sont source d'interrogations, comme les salaires excessifs des stars ;
- l'action, couronnée de succès, visant à exclure du champ commercial, et de sa régulation internationale, le domaine de la culture : les grandes négociations internationales destinées tous les dix ou quinze ans à élaborer des compromis commerciaux entre pays (entre ceux du nord et du sud de la planète, notamment) ne portent pas sur les activités identifiées comme culturelles.

Ces quelques remarques préliminaires sont là pour faire sentir l'importance publique, dans notre pays (les institutions, l'opinion, etc.), de la question culturelle. Mais elles ne doivent pas faire croire que la culture serait d'abord un objet politique et qu'il faudrait y réfléchir en premier lieu comme tel. Non, la culture déborde, pour chacun de nous et de nos sociétés, ce plan proprement politique, pour constituer, en quelque sorte, une part de nous-même, un élément de notre vie personnelle et de notre vie collective. Et c'est précisément parce que cet élément est essentiel, qu'il existe une politique à ce propos : en ce sens, la politique culturelle n'est que le reflet de l'importance de la culture en nous-même et dans notre société. C'est donc sur la culture elle-même qu'il faut essayer de réfléchir et de discuter.

Vaste sujet, et, comme toujours, dans ces Rencontres, trop vaste. J'ai retenu trois aspects, qui ont fait l'objet de mon introduction orale, mais cela ne l'épuise pas du tout.

Premier aspect : la définition de ce mot, de ce champ. Quels sont les « contours » de la « culture » ? Ou plutôt quels contours se donner (et à partir de quels principes), sachant qu'il y bien entendu plusieurs définitions possibles, plus ou moins extensives. Ce premier aspect, de définition, est évidemment important pour savoir de quoi on parle, mais il ne faut pas s'en tenir là, ni même lui accorder une importance excessive. Car, quelle que soit la définition, retenue, le « noyau dur » de la « culture » est toujours (ou souvent) le même : les arts, la musique, les textes (littérature, etc.), etc. Ce sont les « franges » qui changent selon la définition. Toute nomenclature crée des « cas limites inclus » et des « cas limites exclus ». Par exemple, dans notre cas, va-t-on considérer comme « culturelles », les activités scientifiques et techniques, les activités culinaires, les spécialités sportives (le fait que le judo est très prisé au Japon, et la course de fond très prisée au Kenya), etc. ?

Deuxième aspect : les « fonctions » de la culture. Que représente-t-elle dans la vie de chacun, qu'apporte-t-elle ? car enfin, pourquoi se scandalise-t-on des inégalités d'accès à la culture ? Dit autrement, en quoi la culture serait-elle nécessaire ? Ne peut-on « réussir sa vie » sans culture ? Questions trop larges, trop vagues même peut-être, mais qui illustrent bien la problématique de la « fonction individuelle » de la culture. C'est ici qu'il faut d'ailleurs introduire une distinction capitale : la fréquentation d'une part (de la musique, du théâtre, du musée, etc.), et la pratique d'autre part (jouer d'un instrument, faire du théâtre, peindre ou sculpter, etc.). On conçoit que les questions sur la fonction individuelle de la culture différent profondément si l'on se réfère à la fréquentation ou à la pratique. Mais la ou les fonctions de

la culture ne sauraient être pensées seulement d'un point de vue individuel. Car la somme des œuvres d'art ou de châteaux ou la littérature, par exemple, contribue au patrimoine, et finalement à la « physionomie » d'un pays. La Tour Eiffel (est-ce une œuvre de culture ?) caractérise la France dans le monde entier : elle est en effet une partie de nous-même comme peuple ou nation français. Les cathédrales que nous nommons « gothiques » aujourd'hui, ont été qualifiées d'« art français » durant 800 ans. Quand nous pensons à l'Italie, c'est d'abord (d'abord ?) aux ruines antiques à Rome que nous songeons, ou *ex aequo* à l'art de la Renaissance, à Florence, Venise ou Rome. C'est d'ailleurs ici qu'on peut introduire, comme un volet de ce patrimoine et de sa valorisation, l'idée d'économie culturelle. La France est la première destination touristique du monde, et c'est très largement dû à son patrimoine culturel : le Louvre est le plus grand musée du monde, et le plus fréquenté (9 200 000 entrées en 2013 !). D'où des revenus et toute une politique économique aux multiples aspects (quel entretien de ces monuments ? quel coût, quel prix des billets, quelle politique de main-d'œuvre ?, etc.). Au-delà de son lien avec le patrimoine, l'économie culturelle offre d'autres dimensions de réflexion, comme le montrent les cas du livre (édition, prix, sujet déjà cité en partie, archivage, etc.) et du disque-CD (exemple d'une économie effondrée en raison d'Internet, donc d'une évolution technique – ce qui pose par ailleurs le problème majeur et très difficile du droit d'auteur).

Troisième aspect : l'accès, en regroupant sous ce terme unique les deux aspects distingués plus haut, la fréquentation et la pratique. Quelle est l'ampleur des fréquentations des musées, des expositions, du théâtre, du cinéma, etc. et quelles sont leurs évolutions au cours du temps ? En quoi la télévision, ou la pratique d'Internet ont-t-elles un effet ? La lecture se développe-t-elle, ou diminue-t-elle ? Ne doit-on pas faire ici des distinctions : lecture de romans, lecture sur écran ? Ces questions doivent en outre se « diffracter » selon le milieu selon l'âge (les jeunes et la musique, etc.), selon le sexe, selon le milieu social aussi. Car la démocratisation de la culture (fréquentation et/ou pratique) est un aspect majeur de l'égalité des chances dans nos sociétés développées et démocratiques, et en France a fait depuis au moins trente ans l'objet d'un consensus politique et de mesures affichées comme ayant cette ambition et devant avoir ce résultat. Cette ambition a-t-elle été atteinte ? De façon plus générale quels seraient les moyens les plus propres à s'en approcher ? En particulier est-il pertinent de développer des accès gratuits (au musée), ou de très faible prix (théâtre, cinéma, voire opéra), notamment en direction, de la jeunesse? Que faire s'agissant de la lecture ? Et « last but not least » quel est et devrait être le rôle de l'Ecole, des professeurs ?

Je vais choisir, dans la suite de ce texte, quelques questions dans chacun des trois aspects (contours, fonctions, accès) que je viens d'esquisser rapidement, mais la discussion qui a suivi mon introduction orale s'est déroulée en fonction des intérêts des auditeurs : cet « après-Rencontre » n'est donc pas du tout le compte rendu de la soirée, mais simplement la trace écrite de mon introduction.

*

1. Les contours de la culture

Certains auteurs donnent au mot culture un sens si large qu'il devient pratiquement synonyme de « civilisation ». Ce sont les ethnologues qui ont surtout poussé à cette extension : la culture des Indiens d'Amérique, la culture des Mélanésiens, etc. Culture englobe ici toutes les activités humaines, des coutumes aux activités et pratiques en passant par l'organisation sociale. Je crois qu'à pousser aussi loin le sens du mot, on le dissout. C'est peut-être justifié ou utile dans le champ de l'anthropologie, cela ne me paraît pas devoir être retenu ailleurs.

A l'opposé, on pourrait être « institutionnaliste », c'est-à-dire finalement retenir ce que la France a identifié comme frontière à son ministère de la « culture ». Lorsqu'on regarde ces frontières (et par exemple les publications statistiques et études de ce ministère), on voit qu'alors la culture signifie les beaux-arts, la musique, le livre, les spectacles (non sportifs, mais y compris de rue), le cinéma et la vidéo. C'est une définition qui a le mérite d'être claire, mais je trouve qu'elle est trop politique ou administrative. Comme je l'ai indiqué au début, la culture existe avant la politique culturelle, ce qui justifie à mes yeux d'essayer d'en donner une définition qui ne soit pas exclusivement institutionnelle.

Je propose que l'on fonde l'idée de culture sur l'idée d'« **œuvre** », et même d'« **œuvre créée et ayant une certaine pérennité** ». L'homme, l'artiste tout particulièrement, est d'abord et essentiellement un créateur. Rien n'est plus bouleversant que cette phrase de Van Gogh : *« Je puis bien, dans la vie et dans la peinture, me passer du Bon Dieu. Mais je ne puis pas, moi, souffrant, me passer de quelque chose qui est plus grand que moi, qui est ma vie : la puissance de créer. »* Et l'homme ou l'artiste de génie est celui dont la création bouleverse le monde ou notre vision du monde : Van Gogh précisément, mais aussi Fellini, Mozart, Cervantès, Einstein, Pasteur, Freud, etc[1].

Qu'est-ce que la culture dans cette perspective ? C'est l'ensemble (au sens mathématique du terme), c'est-à-dire la collection des œuvres créées durables. Et la fréquentation de la culture c'est connaître ces œuvres, tandis que sa pratique c'est contribuer (si peu que ce soit) à l'agrandissement de cet ensemble ou le mettre en valeur (cas de l'interprète ou du copiste). La mise en avant de l'œuvre, comme création durable de l'homme, est pour moi essentielle précisément parce qu'on s'appuie ainsi sur ce qui est le propre de l'homme et le distingue du reste de la nature : sa caractéristique est d'être capable de créer[2]. Et c'est ainsi qu'il laisse une trace sur la terre : trace individuelle, obsession de beaucoup – et je rappelle que c'est dans cette trace qu'un homme comme Diderot mettait l'éternité[3] ; trace collective, l'humanité marquant la surface de la terre par ce qui devient un patrimoine collectif, c'est-à-dire d'un ensemble d'œuvres la caractérisant dans son ensemble et défiant le temps.

---

[1] Sur ce genre de questions, on pourra se reporter à Claude Thélot, *L'origine des génies*, Seuil, 2003.

[2] Conception qui fait écho à l'anthropologie de la Bible : l'homme, créé par Dieu, est avec ce dernier « co-créateur » du monde.

[3] Voyez l'article « Eternité » de son Encyclopédie.

A partir de là, prenant cette source originelle, il faut pour être opératoire délimiter ce qui relèvera de la culture, c'est-à-dire ce qu'on considérera comme une « œuvre créée et durable », témoignant du génie créateur de l'homme. Dans l'établissement de ce contour précis on va retrouver les domaines du ministère de la culture, mais d'autres aussi, l'œuvre de l'homme débordant ce que ce ministère regroupe. Plus précisément, spécifiant la culture ainsi définie, on sera amené à identifier cinq domaines : le domaine des «beaux- arts » : peinture, sculpture, architecture, bande dessinée ; celui de la « musique » : classique, jazz, moderne, chanson ; celui du « livre » : littérature (roman, théâtre, poésie), philosophie et sciences humaines ; celui de l'« écran » : cinéma, vidéo ; enfin celui des « objets » (concrets et abstraits) : sciences (y compris mathématiques) et techniques. Et à chacun de ces domaines est associé le ou les lieux de fréquentation et/ou de pratique : le musée (et l'espace d'exposition) ; la salle de concert ou d'opéra et le conservatoire ; la bibliothèque et le théâtre ; la salle et le studio de cinéma ; le laboratoire et le tableau noir (et encore le musée). L'Ecole (y compris l'Université) est dans cette perspective un « lieu général » ou « universel » : au moins en théorie, on peut y apprendre dans chacun des cinq domaines (fréquentation) et s'initier à et approfondir toute pratique.

2. Les fonctions de la culture

A Goebbels, le nazi fanatique ministre de la propagande d'Hitler, a été souvent attribuée la phrase fameuse : « Lorsque j'entends le mot culture, je sors mon revolver ». Voici la meilleure preuve que la culture n'est pas un vernis anodin et sans importance, mais au contraire engage des enjeux importants, puisque certains régimes veulent la tuer, d'autres la soutiennent, d'autres encore s'en servent comme instrument pour leur propre gloire. Quels sont alors les enjeux, ou plutôt, les « fonctions » de la culture ?

Première fonction, celle de guide, ou de « **phare** ». Baudelaire intitule justement son grand poème sur la culture (sur les beaux-arts, en réalité) *Les Phares*[4]. Après huit strophes, chacune consacrée à un génie des beaux-arts, il termine par les trois suivantes, très belles, très « pleines », comme souvent chez Baudelaire, et capitales pour notre propos :

Ces malédictions, ces blasphèmes, ces plaintes,
Ces extases, ces cris, ces pleurs, ces Te Deum,
Sont un écho redit par mille labyrinthes ;
C'est pour les cœurs mortels un divin opium !

C'est un cri répété par mille sentinelles,
Un ordre renvoyé par mille porte-voix ;
C'est un phare allumé sur mille citadelles,
Un appel de chasseurs perdus dans les grands bois !

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité !

[4] Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, 1857. Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1975, p.13-14.

Ainsi la culture est à la fois un phare qui éclaire et permet de se guider (comme pour les bateaux perdus dans la brume), mais aussi un cri ou un appel, et peut-être le plus significatif que l'humanité puisse pousser, et un opium, une façon de s'évader de notre condition mortelle, de son cortège de souffrances. Elle remplit trois rôles : elle illumine, elle est ce par quoi notre humanité s'exprime ; surtout, elle **aide à vivre**.

Cette aide emprunte diverses voies, mais la plus importante est sans doute **l'émotion que procure la beauté** d'une œuvre. Affirmation vraie, je crois, mais qui, pour être établie, demanderait de nombreux développements, notamment autour de deux thèmes : qu'est-ce que la beauté ? est-elle objective, subjective ? Et : quelles émotions : émotion du cœur, de l'esprit ? Et l'on pourrait alors se demander si, par exemple, les œuvres mathématiques ne sont pas, par excellence, celles qui procurent une émotion de l'esprit, si la musique n'est pas le seul art à procurer les deux types d'émotions (ainsi y a-t-il un autre art que la musique qui, en certains cas, résonne tant dans le corps qu'elle fasse pleurer ?), etc.

On notera le lien originel de la culture avec le sacré : toutes les œuvres humaines, ou presque, sont nées en liaison étroite avec la sacré : les temples et églises, la sculpture qui représente au début les dieux (jusqu'à ce que la Grèce se mette à représenter l'homme), le théâtre né à Athènes avec Dionysos, la poésie[5], la musique, etc. Et pour Baudelaire, la culture n'est pas une rivale de la foi, ou de Dieu lui-même, puisqu'elle n'équivaut pas au Seigneur (elle n'en arrive qu'au bord : dernier vers), qui, de toutes façons, est là, existe – et éternellement. Il n'y a donc pas à choisir, la culture et la foi étant, chacune dans son ordre (l'une arrivant au bord de l'autre, sans se confondre avec elle), complémentaires.

Cent ans plus tard il n'en sera plus de même. C'est avec un accent beaucoup plus tragique, plus désespéré même peut-être, qu'A. Malraux s'efforcera de définir la nature, la place et la fonction de l'art *« dans la première société agnostique »*. Il écrit ceci dans l'introduction générale à sa grande trilogie de 1977 (*Le Surnaturel, L'Irréel, L'Intemporel*) consacrée à la peinture et à la sculpture mondiales : ce livre a pour objet *« la signification que prend la présence d'une éternelle réponse à l'interrogation que pose à l'homme sa part d'éternité – lorsqu'elle surgit dans la première civilisation consciente d'ignorer la signification de l'homme. »*[6] Dieu est mort et, en ce sens, la culture n'est même plus sa rivale : il n'y a plus qu'elle qui existe. Sa fonction est d'être un « *anti-destin* », et les formules sont ici nombreuses et frappantes, exprimées avec un accent inimitable, par exemple : *« Tout art est lutte contre le destin, contre la conscience de ce que le cosmos porte d'indifférent à l'homme et de menaçant pour lui : la terre et les morts.* »[7].

---

[5] Dans sa préface à leur anthologie de la poésie mondiale, R. Caillois oppose deux grands « livres » ou « genres » de la poésie, « le livre sacré » et le « livre lyrique », (avec un livre intermédiaire, « le livre de la tradition et de la sagesse »). . Cf. Roger Caillois et Jean-Clarence Lambert, *Trésor de la poésie universelle*, NRF, Gallimard, 1958. L'opposition sacré/lyrique est en partie temporelle, et la tendance à la « laïcisation », que cette structuration de la poésie illustre, est très générale : elle vaut pour tous les domaines de la culture. .

[6] Les deux expressions citées sont tirées de l'introduction générale qui ouvre cet ouvrage, respectivement p.1 et 35.

[7] Cité par P.-H. Simon dans sa remarquable analyse de Malraux : « André Malraux et le sacré », chapitre de *Témoins de l'homme*, Petite bibliothèque Payot, 1968 (1ère édition : 1952), p.168.

Cette fonction quasiment métaphysique que Malraux reconnaît à la culture n'empêche nullement d'affirmer que la culture, surtout si on la limite (ce que je n'ai pas fait ici) à la « culture générale » (beaux-arts, musique, livre), n'est pas indispensable pour réussir sa vie : il y a beaucoup d'hommes et de femmes qui aujourd'hui et au cours des siècles ont vécu sans accès (fréquentation et pratique) à la culture générale. Et juger qu'alors ils ont échoué dans leur vie serait conférer à cette dernière (ou mieux encore à la « culture légitime » en son sein) un poids excessif : ces gens n'auraient été que dominés, ce qui certes a pu être soutenu par des sociologues, mais me parait méconnaître à l'excès et la diversité des sens de l'expression « réussir sa vie » et celle des formes de culture. Quoi qu'il en soit, c'est ici un débat ouvert. La culture générale me semble aider à vivre, et parfois grandement, oui ; elle ne me paraît pas une condition *sine qua non* pour réussir sa vie.

Il est intéressant d'étendre l'analyse au-delà des beaux-arts, pour essayer d'entrevoir une deuxième fonction de la culture. Si l'homme est vraiment « créateur », il ne se réalise pleinement que par le fait de faire lui-même une œuvre. On rejoint ici des analyses courantes sur le travail, qui est (ou serait) plus proche et plus conforme à la nature humaine lorsqu'il prend la forme de petits travailleurs indépendants, que lorsqu'il s'insère (même qualifié, à plus forte raison peu qualifié) dans une division du travail, en partie incompatible avec le fait de « faire soi-même et complètement quelque chose ».

Définie à partir des œuvres, y compris des objets, la culture devient alors le champ dans lequel l'homme se réalise pleinement. Accéder à ce champ n'est certes toujours pas indispensable, mais fait plus, cette fois-ci, qu'aider à vivre : cela permet de réaliser davantage la vocation de l'homme. Contribuer, dans les meilleurs cas, au développement des œuvres, assurer la vie des œuvres existantes en les interprétant, connaître, enfin, ces œuvres par leur fréquentation, permet à l'homme, à tout homme, de se retrouver dans la grande « **fraternité des créateurs »**, et, par là, l'amène à se réaliser mieux lui-même. Il est probable que quelque chose de cette espèce se joue quand on voit l'engouement fulgurant de la musique (support de fraternité, voire de quasi-fusion, en fait), ou même l'importance qu'a prise le film (indépendamment du développement de la culture picturale).

La place de la culture dans une société permet d'aborder d'autres fonctions, plus collectives, de la culture. D'abord une fonction d'« **identification** » : la culture permet pratiquement de « caractériser » une société. J'ai dit précédemment que certaines œuvres pouvaient apparaître comme le symbole d'un pays. Plus largement, l'importance donnée à tel ou tel aspect de la culture est également significatif : par exemple, la France se voit souvent (et est vue) d'abord comme littéraire (fréquemment dans notre pays, nos élites identifient – à tort à mon avis- culture générale à culture littéraire) ; l'Italie est davantage orientée vers la peinture et la sculpture ; l'Allemagne vers la musique classique. Ces tendances ne sont pas seulement des lieux communs : elles se reflètent dans la formation donnée à la jeunesse (enseignements et pratiques dans et hors de l'Ecole). Je ne reviens pas sur cette fonction d'identification de la culture, sauf pour mentionner le problème suivant : les aléas de l'histoire ont pu faire sortir du pays une œuvre qu'il considère comme le caractérisant : faut-il alors, ou non, la lui restituer ? Les fresques du Parthénon sont au British Museum, et c'est l'objet d'une contestation récurrente des Grecs. De façon analogue, la France a, après de difficiles et

confidentielles négociations, restitué à un pays d'Asie (le Cambodge ou la Corée du sud, je ne sais plus) une partie du trésor artistico-sacré de ce pays qu'elle possédait.

On peut soit rattacher à cette fonction d'identification (mais négativement), soit considérer de façon autonome la fonction de « **contestation** » de la culture : contestation de l'ordre établi, contestation du pouvoir, expression de la liberté. C'est ici la littérature (théâtre, roman) et le cinéma qui jouent le rôle principal – mais les arts peuvent y contribuer aussi. La censure, dans les dictatures (y compris aujourd'hui la censure d'Internet en Chine par exemple) prouve l'importance de cette fonction, et la crainte qu'elle suscite. Là encore, les différentes facettes de cette fonction pourraient être développées.

Je préfère insister ici, vu la très grande ampleur qu'elle a prise depuis 10 ou 20 ans dans nos démocraties, sur la fonction « **économique** » de la culture. Une estimation récente (de l'IGF, inspection générale des Finances, en 2013) indique que la valeur ajoutée produite par les activités culturelles en France s'élèverait à 57,8 milliards d'euros, soit 3,2% du PIB[8]. C'est énorme : presqu'autant que l'agriculture et l'agroalimentaire, deux fois plus que les télécommunications, sept fois plus que l'automobile, etc. Autre indice de cette importance, 6,9% des dépenses de consommation des ménages sont consacrés aux loisirs et à la culture, contre 6,2% il y a dix ans (Source : *INSEE Première* n°1450, INSEE, juin 2013). Le nombre d'emplois salariés dans le champ culturel s'élève à 600 000 personnes, soit 2,2% des actifs occupés (INSEE, recensement de 2009), aussi bien dans le privé que dans le secteur public, ou encore dans des associations culturelles. Par exemple dans les 267 000 associations culturelles repérées en 2011, on comptait 169 000 salariés, auxquels il fallait ajouter beaucoup de bénévoles (l'équivalent de 189 000 emplois à temps plein) (Source *: Culture-chiffres* n°2014-1, ministère de la Culture, janvier 2014). Et ceci croît sans cesse : illustration, l'emploi dans le spectacle (190 000 personnes en 2010) a plus que doublé en 20 ans (Source : *Culture-chiffres* n°2014-2, ministère de la Culture, janvier 2014). Tout cela est considérable : la culture est désormais un secteur économique de première importance en France. Le patrimoine culturel est devenu, aussi, un patrimoine économique qui génère d'importantes ressources individuelles et collectives. C'est assez nouveau et illustre la soif de culture (de fréquentation des œuvres) de nos contemporains, français ou étrangers.

Il y aurait beaucoup d'aspects à développer sous ce chapitre. Je me contente d'en lister quelques-uns : politique tarifaire pour les musées ; importance des produits dérivés (livres, DVD, reproductions d'œuvres, etc.) ; tendance récente des musées à soutenir ou même devenir des marques (exemple : l'Opéra de Paris crée une collection de vêtements) ; recherche de ressources spécifiques en prêtant durablement des œuvres (le Louvre à Abu-Dhabi) et la controverse que cela suscite ; politique d'exportation des films et séries télévisées ; marché de l'art – notamment le prix des œuvres (ce qui rejaillit peut-être sur leur « valeur » ?) ; enfin

[8] Il est sûr que cette estimation dépend très fortement du contour qu'on retient pour les effets indirects de la culture (et en particulier de l'ampleur qu'on donne au tourisme culturel au sein du tourisme en général). Si l'on néglige les effets indirects (et donc le tourisme culturel en particulier) pour ne retenir que les effets directs de la culture, l'estimation de sa valeur ajoutée est de l'ordre de 40 milliards d'euros, soit 2,2% du PIB (estimation pour 2011 faite par le ministère de la Culture : Yves Jauneau : « Le poids économique direct de la culture », *Chiffres* (Economie de la culture et de la communication), n°2013-3, ministère de la Culture, septembre 2013).

l'épineuse question de la propriété intellectuelle (et des droits d'auteurs qui lui est attachée)[9]. Je me contenterai de conclure sur cette fonction de la culture en soulignant que ce patrimoine, certes est devenu économique, mais ne paraît pas l'être exactement comme un patrimoine quelconque. Voici deux indices de la spécificité ressentie du patrimoine culturel, vu comme patrimoine économique.

D'abord, comme tout patrimoine, il requiert d'être entretenu, ne serait-ce que pour continuer à rendre des services. Or l'entretien des petites églises de village (qui est à la charge des pouvoirs publics- d'abord de la commune- dès lors que l'église date d'avant 1905) ne va pas, ne va plus de soi. Ce n'est pas exactement une question de coût de cet entretien (bien qu'il puisse peser lourd dans de petits budgets communaux) ; c'est plutôt que dans une société largement déchristianisée, on en vient à s'interroger sur le sens et donc la nécessité de conserver ce patrimoine[10]. Au point que l'on commence à voir des destructions d'églises. Ainsi le patrimoine culturel continue à être lié au sens qu'une société lui confère.

Le second indice est très anecdotique mais très révélateur. Le Portugal possède une vaste collection d'œuvres du peintre espagnol Miro (85 œuvres). Et pour contribuer à réduire le déficit public le gouvernement souhaitait vendre cette collection. La vente aux enchères chez la maison Christie à Londres allait se faire, tout était prêt et nombre d'acheteurs s'étaient fait connaître, quand une vague d'opposition à cette vente s'est levée dans le pays, aboutissant à l'annulation de cette vente[11]. Voilà qui fait réfléchir : car Miro n'est pas un peintre portugais, on peut considérer qu'il n'appartient pas au Portugal, à sa culture. Néanmoins il fait partie de la culture mondiale et une partie de l'opinion portugaise a pu juger que cette collection faisait alors partie du patrimoine du pays. En tout cas, elle a estimé qu'on ne pouvait l'échanger purement et simplement dans une transaction marchande. Très significatif. (J'en tirerais volontiers une seconde conclusion, certes plus mineure : les Portugais -pas plus que les Français- ne voient d'urgence à réduire la dette publique…)

3. L'accès à la culture

La fréquentation des œuvres est repérée d'abord, dans notre pays, par l'indice suivant : proportion de personnes de 15 ans ou plus qui, au cours des douze derniers mois, ont fait cela ou sont allés à ceci. Voici quelques exemples significatifs, datant de 2008 : regardé la télévision tous les jours ou presque (87%) , lu au moins un livre (70%, et au moins 20 :17%), écouté de la musique tous les jours ou presque (34%, - ce qui me paraît peu), regardé des DVD au moins une fois par semaine (25%), sont allés au moins une fois au musée (30%), dans un monument historique (30% aussi), à une exposition temporaire de peinture ou de sculpture (24%) ou de photographie (15%), au cinéma (57%), au théâtre (19%, - ce qui me semble important), au concert, classique (7%), de jazz (6%) d'une autre sorte de musique

[9] A titre d'illustration, le numérique bouleverse la question des droits d'auteur et du « piratage », ce qui a, par exemple, contribué à l'effondrement de l'industrie du disque. Cf. pour un point de vue circonstancié : Denis Olivennes, *L'avenir de la propriété intellectuelle*, Institut Diderot, 2013. Publication disponible sur le site de cet Institut.

[10] La question se pose dans des termes voisins pour l'Etat- en fait, le ministère de la Culture- pour d'autres bâtiments religieux (cathédrales, monastères, etc.). Elle fait l'objet d'un roman très vif et amusant : Laurence Cossé, *Le mobilier national*, Gallimard, 2001.

[11] Cf. le journal *La Croix* du 6 février 2014

(13%), de variétés (11%) , de rock (10%), de danse folklorique (10%), de danse (8%), le tout faisant pas mal de fréquentation de musique[12]. Ces proportions qui, à mon avis, sont assez élevées, appellent pour être bien comprises deux sortes d'éclairages.

D'abord une mise en perspective temporelle. L'évolution des pratiques culturelles se caractérise, semble-t-il, par quelques grands traits depuis 30 ans[13] : « la montée en puissance de la culture d'écran », « le recul de la télévision et de la radio dans les jeunes générations », « la lecture de presse et de livres toujours en recul », « une fréquentation des équipements culturels globalement stable », tels sont certains des intertitres de l'article cité en note. Pour préciser ce dernier point, par exemple, si 57% de personnes sont allées en 2008 au moins une fois au cinéma depuis un an, c'était 50% seulement en 1997 ; évolution inverse pour les bibliothèques et médiathèques : une fois au moins de temps en temps 27% (2008) contre 31% (1997) ; sont allées au moins une fois par an : à un « spectacle vivant » (danse cirque, concert, théâtre, etc.) 48% (2008) contre 47% (1997) ; dans un « lieu d'exposition » (musée, exposition, etc.), 43% contre 46% ; sur un « lieu de patrimoine » (monument historique, son et lumière, site archéologique) : 38% contre 39%. Grande stabilité des proportions, donc, (sauf, si l'on veut, le cinéma), mais comme en trente ans la population française a nettement augmenté, le nombre de personnes fréquentant ces équipements est beaucoup plus élevé qu'alors.

Ensuite une mise en perspective sociale : les pratiques sont très diversifiées socialement. Prenons pour seule illustration la fréquentation globale des équipements culturels au cours des douze derniers mois : en moyenne 22% des ménages qualifient cette fréquentation de « régulière ou habituelle », ce qui se décline de la façon suivante : 9% des ménages de paysans, 19% des ménages d'artisans ou de commerçants, 48% des ménages de cadres supérieurs et professeurs, 30% des ménages de cadres moyens ou instituteurs, 14% des ménages d'employés, 8% des ménages d'ouvriers, enfin 17% des ménages de retraités[14]. L'éventail est donc très large (notons cependant que, selon ces données, plus de la moitié des ménages de cadres et professeurs disent ne pas fréquenter de façon régulière ou habituelle les équipements culturels). Il est possible qu'il ne se soit pas beaucoup réduit[15]. Mais même s'il est resté stable, la structure sociale de la société évoluant fortement vers des personnes (et des emplois) plus formées et plus qualifiées, le simple maintien des inégalités sociales dans le temps combiné avec ce déplacement vers le haut de la structure sociale signifie, par soi, une certaine démocratisation de la culture : beaucoup de personnes fréquentent les équipements beaucoup plus que leurs parents, par exemple, du seul fait qu'ils ont suivi de longues études et appartiennent à une autre catégorie sociale qu'eux. La création d'équipements spécifiques destinés à se rapprocher de populations éloignées de la culture (exemple : le Louvre-Lens, ou l'antenne du musée Georges Pompidou à Metz) sont des efforts pour dépasser ce premier

---

[12] Proportions publiées dans les *Chiffres-clés* du ministère de la Culture, 2013.

[13] Cf. Olivier Donnat : « Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. Eléments de synthèse 1997-2008 », *Culture-études*, n°2009-5, ministère de la Culture, octobre 2009.

[14] Olivier Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique. Enquête 2008*, La découverte/ministère de la Culture, 2009, p.174.

[15] Sur l'évolution temporelle des inégalités socioculturelles de l'accès à la culture, les données et analyses du ministère de la Culture ne sont pas présentées de façon suffisamment claire et détaillée pour qu'on puisse réellement conclure. C'est curieux et très regrettable.

mouvement de démocratisation : ils présentent en tout cas un grand succès de fréquentation. L'idée (controversée) de gratuité des musées pour toute la population, ou pour certaines catégories, à tout moment ou certains jours, vise au même effet (sans qu'il soit forcément atteint).

La fréquentation des œuvres est une des principales voies (avec l'éducation) qui favorise le développement des connaissances culturelles. Sur le point particulier des connaissances des artistes, une publication récente permet de faire le point[16]. La connaissance des artistes paraissent globalement en hausse, surtout s'il s'agit de citer leur nom, un peu moins si on impose aux personnes de préciser leur domaine d'activité. Molière, Mozart et Van Gogh sont les plus connus des artistes de la « culture classique » (plus de neuf personnes sur dix déclarent les connaître, et huit sur dix environ connaissent leur domaine), et ils le sont beaucoup plus qu'il y a 20 ans. Mais les plus connus des artistes, toutes catégories confondues, appartiennent sans surprise à la chanson (Johnny Hallyday, connu de 100% des personnes !, Gainsbourg, Madona, Brassens), ou au cinéma (Gabin, de Funès). Bien entendu, dans une étude complète l'évolution des connaissances en littérature, en sciences, en beaux-arts, en musique, etc. devrait venir compléter ces quelques notations.

Terminons enfin ce petit tour d'horizon par un coup de projecteur sur le second volet de l'accès tel que je l'ai entendu ici : la pratique. Globalement, les pratiques des différents arts, en amateur, sont en hausse (notamment avec un écran), ce qui fait conclure que la culture des Français est aujourd'hui plus « expressive »[17]. Par exemple, en 2008 70% des personnes disent faire de la photographie (66% dix ans avant) ; 27% des films ou de la vidéo (14%) ; 16% de la musique (17%) ; 30% une autre activité culturelle (dessin : 14%, théâtre : 2%, peinture, sculpture ou gravure : 9%, écriture : 6%) contre 32% en 1997 ; enfin, et c'est tout à fait nouveau, 23% des personnes déclarent créer sur ordinateur : de la musique, un journal personnel, une activité graphique, un site ou un blog. Ce qui vient compléter et renouveler les autres formes, « classiques » ou usuelles, de pratiques. Et si l'on ajoute en effet aux pratiques classiques celles, nouvelles, sur ordinateur, alors la pratique globale devient très importante (et augmente nettement) : par exemple faire de la musique (18% en font), des arts plastiques ou graphiques (21%), écrire (19%). Ainsi, dans chacune de ces trois activités relevant du cœur de la culture générale, environ une personne sur cinq se dit pratiquante, ce qui est énorme.

---

[16] Olivier Donnat : »Les connaissances artistiques des Français. Eléments de comparaison, 1988-2008 », *Culture-études*, n°2013-5, ministère de la Culture, octobre 2013.
[17] Olivier Donnat, article cité.